

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 22 (1884)  
**Heft:** 38

**Artikel:** Un souvenir du Sonderbund  
**Autor:** J.D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188366>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

respirent une franchise qui nous plaît. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que vous ayez pris la mouche. Pourquoi vous fâcher, pourquoi nous montrer une fois de plus que la femme, en général, est très susceptible et ne sait pas supporter la critique ?...

Vous nous reprochez de vous juger trop sévèrement : permettez, Madame ; quand vous vous attaquez à l'homme, vous n'y allez pas de main morte. Nous tombons dans les « bassesses et les turpitudes » des qui souillent les élections politiques ; le vin » est notre conseiller ; les juristes font les lois en » notre faveur et admettent, dans la répression des » crimes, des circonstances atténuantes pour les » ivrognes, » et patati et patata !

Ah ! vous m'avouerez que ça n'est pas gentil. J'en suis désolé, mais je ne saurais reconnaître dans ce langage « l'ange de douceur et de bonté » dont nous parle Legouvé dans son poème sur le mérite des femmes.

Voyez donc, chère abonnée, comme vous êtes violente, sans vous en douter, dans une discussion qui devrait être toute bienveillante. Et comment voulez-vous qu'on se représente sans inquiétude la femme usant du droit de vote et de tout ce qui s'y rattache !

Empressons-nous d'ajouter ici qu'il nous est revenu de tous côtés que de nombreuses mères de famille ont protesté contre l'offre d'un droit qu'elles n'ont point demandé et qu'elles ne désirent pas.

Vous nous citez, Madame, des exemples de dévouement et de charité chrétienne, des œuvres philanthropiques qui prospèrent dans les mains de la femme ; nous n'en doutons nullement ; chaque fois qu'elle saura rester dans les devoirs et la belle mission que lui assignent son caractère, sa tendresse, sa persévérance, elle exercera sur la famille et sur la société la plus grande et la plus heureuse influence. *Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs*, a dit un écrivain avec beaucoup de raison.

C'est ce beau sujet sur lequel nous nous proposons de revenir, en vous démontrant combien votre jugement sur les idées du *Conteur* a été prématuré.

J'en viens maintenant au passage que vous me signalez dans l'ouvrage de M. G. Droz. Franchement, vous n'avez pas eu la main heureuse. Il s'agit là d'une vieille baronne, qui manifeste d'une manière on ne peut plus ridicule ses regrets sur le passé, sur les charmes et les séductions de sa jeunesse ; qui rappelle, sans rougir, qu'on la trouvait belle, qu'elle était adorable et adorée ; qui montre à son mari, avec un sans-gêne inqualifiable, les billets de ses premiers amants ; qui regrette les bals et les fêtes de St-Cloud, sous la Restauration, « où l'on montait sur les chaises pour la voir danser ! »

Et c'est en pleurant sur ce temps qui n'est plus, sur ces plaisirs de jeunesse déjà si loin d'elle, que la vieille coquette, dans un visible dépit, se prend à médire de ceux dont elle rechercha tant les hommages, et qu'elle essaie de leur donner des leçons de philosophie et de morale !...

Vous savez, Madame, « quand le diable fut vieux, il se fit ermite, » mais il eut peu de succès.

Cela dit, Madame, et pour vous prouver que je ne vous en veux pas, je vais vous donner quelques petites indications très utiles dans le ménage :

Comme unè mère de famille doit toujours être pourvue des objets nécessaires à l'entretien et au raccommodage du linge et des vêtements, tels que rubans de fil, gaucès, fil, coton, soie, aiguilles, épingles, passe-lacets, boutons, agrafes, etc., il est bon qu'elle puisse se les procurer à bonne source et en reconnaître la qualité. — Le fil le plus estimé est le *fil de Rouen*. Lorsqu'il porte des numéros, le numéro le plus faible indique le fil le plus gros. Un bon fil doit être bien rond et homogène dans toute sa longueur. — Le meilleur de tous les cotons à coudre est celui qui est connu sous le nom de *fil d'Irlande* ; il porte la marque à la *Croix*, avec les initiales C. B. — On reconnaît le bon teint du *coton rouge* pour marquer le linge, en en lavant une petite portion dans une eau de savon très chaude. — Les cotons se salissent et s'altèrent, lorsqu'ils restent exposés à l'air. — La soie à coudre dite *Cordonnet* s'emploie pour la plupart des ouvrages de couture ; la soie *anglaise* pour les boutonniers et les piqures, la soie *floche* pour les reprises et la couture fine ; le *Cordonnet de Berlin* pour les ouvrages au crochet. — La meilleure laine, pour les ouvrages de tapisserie, est la *laine de Saxe*. — Les meilleures aiguilles sont les aiguilles anglaises. Celles, dont on se sert journellement, doivent être piquées sur un morceau de flanelle et non serrées dans un étui, où elles s'émoussent. — Enfin, les meilleures épingles sont également les épingles anglaises. Elles doivent avoir la tête bien close et la pointe effilée.

L. M.

### Un souvenir du Sonderbund.

La petite histoire que je vais vous conter date de 1847 ; elle est donc un peu vieille, mais elle mérite d'être conservée dans le *Conteur*, parce qu'elle est historique, qu'elle est du pays et qu'on ne trouvera plus peut-être un type comme celui qui en est le héros.

Il se nommait Hercule Ratabouille et il était Fribourgeois.

C'est un nom impossible, direz-vous ; on ne s'appelle pas Ratabouille.

On porte si bien ce nom-là, qu'on le trouve encore dans une localité du district de la Glâne, à proximité de la frontière vaudoise.

Au mois d'octobre 1847, mon Hercule Ratabouille fut appelé à Fribourg pour défendre la patrie et la religion, deux choses sacrées qu'on disait en danger. Il apprit tant bien que mal à manier un fusil ; quant à marcher au pas, jamais il n'y put parvenir, tant grande était sa bêtise ; bêtise vraiment énorme et qui attirait toujours autour de ce robuste gaillard, — car il était de forte taille, — un cercle de rieurs qui se roulaient par terre en se tordant les côtes.

On n'en verra plus comme cela : il avait vingt et un an, maniait bien le rabot, la scie et le marteau, mais il ne pouvait compter que jusqu'à douze et ne savait pas distinguer son pied droit de son pied gauche. Quand le capitaine commandait : En avant !

marche ! il essayait, pour le contenter, de partir des deux pieds à la fois. Et les éclats de rire d'éclater de plus belle ; lieutenant, capitaine, jusqu'au colonel Maillardoz, tout le monde riait. C'était un phénomène et on aurait essayé vainement d'analyser un pareil cerveau. Il n'était pas sot, il était bête ; le sot est un produit de la civilisation, la bête est un produit de la nature. Ratabouille faisait son travail comme le fait un cheval ou un bœuf ; parmi les rieurs qui étaient autour de lui, il y avait beaucoup de sots. On lui donna, comme à tous ses camarades, une médaille en laiton bénie, portant d'un côté la légende : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !* Cette médaille devait rendre ces soldats invulnérables aux balles ; les sots y crurent ; Hercule, qui était bête, n'y réfléchit même pas.

Le 14 novembre arriva ; jour solennel, les troupes fédérales marchaient sur Fribourg en quatre colonnes, deux au midi, suivant les routes de Romont et de Payerne, et deux au nord, venant de Morat et de Berne. Nous ne voulons pas décrire le branle-bas du combat ; laissons les canons rouler sur le pavé des rues et les officiers galoper d'un bout à l'autre de la ville, et ne nous occupons que d'Hercule Ratabouille.

On le mit en faction hors de la porte des Etangs, sur la route de Payerne, un peu plus loin que le cimetière. Sa consigne était très simple : faire feu sur l'ennemi s'il le voyait s'avancer et, pour le reste, faire toujours six pas à droite et six pas à gauche de l'endroit où il était, jusqu'à ce qu'on vint le relever. Cette petite explication, qu'il comprit mal, le perdit.

A peine le caporal du poste eut-il tourné le dos, que Hercule Ratabouille, l'arme au bras, se mit à compter ses six pas ; mais au septième, au lieu de faire demi-tour pour revenir à son point de départ, il continua bravement sa faction sur la route, allant toujours droit devant lui et toujours comptant jusqu'à six. Il rencontra une foule de gens, des estafettes qui passaient au galop, des paysans armés de faux, de tridents et d'autres armes de landsturm ; il allait toujours sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui. A Belfaux, des retardataires qui buvaient devant l'auberge l'interpellèrent.

— J'ai ma consigne, répondit-il.

— Mais les Vaudois sont tout près ; ils vont te tirer dessus.

Il répliqua alors, comme un général célèbre, trente-deux ans auparavant :

— ..... pour eux !

Il avala pourtant un verre de vin, en battant la mesure de ses gros souliers, comme un ménétrier de village un jour de bénichon, toujours pour ne pas oublier les fameux six pas de sa consigne, et continua son chemin.

Après avoir dépassé Belfaux, il ne vit plus personne.

C'était un spectacle étrange en ce moment, que celui de ce malheureux marchant droit à l'ennemi, l'arme au bras, la médaille bénie à la boutonnière, le cou tendu par un énorme col noir, la tête surmontée d'un de ces gigantesques schakos de l'époque.

Il allait toujours. Entendait-il gronder au loin tout autour de lui la fanfare qui précède les batailles, le roulement des tambours, le galop des chevaux sur le sol durci par la gelée, les appels des clairons, le commandement des officiers, et tous ces bruits divers entrecoupés de temps en temps de coups de feu ? On ne sait ; il marcha ainsi durant deux heures ; près du village de Léchelle, il arrive droit devant un avant-poste de soldats vaudois : — Halte-là ! qui vive ! lui crie la sentinelle ; Hercule Ratabouille répondit simplement : Ami ! comme il répondait dans Fribourg. — Avance à l'ordre ! lui cria-t-on.

Il fut définitivement relevé de faction, désarmé et conduit à deux cents pas plus loin, au quartier général. Un bruit courut tout le camp comme une trainée de poudre : Un prisonnier ! un prisonnier ! Ratabouille eut, en effet, ce prodigieux honneur d'avoir été le premier soldat de l'armée du Sonderbund fait prisonnier par les troupes fédérales.

Le général Dufour ne put pas en tirer un renseignement ; il ne savait même pas, au premier moment, s'il avait affaire à un déserteur ou à un espion ; au bout d'un instant, pourtant, il vit bien qu'il avait devant lui un pauvre homme qui n'en savait pas davantage. Il le fit diriger sur Payerne, où notre Hercule arriva démédaillé, et soûl comme un Polonais, car, à chaque pas, on lui faisait boire un verre ; la route était couverte de troupes et chacun voulait offrir sa gourde au Fribourgeois.

On ne le mit pas en prison ; il fut au contraire roulé de pinte en pinte durant quatre jours, faisant la joie de tout le monde par sa prodigieuse naïveté. Enfin, quelqu'un lui conseilla de s'en aller ; et il reprit simplement le chemin de son village, les poches de son habit bourrées de saucisses, de lard et de tabac ; il arriva ainsi mélancoliquement chez lui, en fumant son brûlot, et en pensant qu'après tout les soldats vaudois étaient de braves gens ; il ne regrettait rien que sa modeste décoration, cette médaille bénie par Monseigneur, et qui était tombée entre les mains des huguenots.

Ainsi finit la campagne d'Hercule Ratabouille.

Pendant ce temps-là, Fribourg avait capitulé, à la grande colère des troupes qui s'apprétaient à défendre la ville, et qui l'eussent vaillamment mais inutilement défendue.

J. D.

### Lo bovâiron dè Molleins.

Vaitsé l'âoton ! la saison dâi bovâirons et dâi ve-nolans. Vo rassovèni-vo, vo qu'âi z'u lo bounheu d'êtrè bovâirons dein voutron dzouveno teimps, quin dzouïo quand on coumeincivè à ouèrè lè senaillès et que la St-Déni arrevâvè, iò on vayâi passâ cliiâo pecheints troupés dè vatsès avoué lè toupins, lè carrâiès, lè tapès, lè toupenets, lè elliotsettès, lè senaux, et lè guelins, qu'on mettâi âi petits modzons. Quin brelan ! quin trafi ! et que cein étâi bio ! Et lo fretâi que martsivè devant avoué sa veste dè grisette à courtès mandzès, sa tâtse et son parapliodze ein bandoulière, qu'eincoradzivè lè vatsès à lo sâidrè ein lâo faseint : *haoh ! haoh !* et que baillivè dâi bliossets dè sau âi totès premirès et srirtot à cliiâ qu'avâi la chaula à traîrè su sè cornès avoué